LE REFUGE DANS L'IMAGINAIRE DANS L'EVASION SILENCIEUSE

Lavinia-Ileana GEAMBEI[*]

Abstract: *In the fictional literature inspired by communist prisons, memoirs occupy the most extensive space, and many of those who survived the ordeal of communist prisons and camps had the power to commit to paper gruesome testimonies that terrify us. The recourse to memory in these works fulfills various functions. Among these "testimonies of hell", a special place is held by Lena Constante's confession, first published in French in Paris, by La Découverte publishers, in 1990, under the title "L'Evasion silencieuse", then in Romanian, in the author's translation, "Evadarea tăcută" (Silent Escape) in 1992 (the first edition), and in 1995 (the second edition, which we actually refer to). The French version was awarded the Prix Européen in 1992, i.e. the prize of the French Language Writers, and the author was awarded a prize for an exceptional destiny in Romanian culture, by the Romanian Cultural Foundation in 1999, after the book had received the Lucian Blaga award of the Romanian Academy in 1994. In Lena Constante's book, which is not only a profession of faith, but also a true aesthetic act, eight years of solitary confinement are evoked, years of loneliness and torture, that is "3,000 days of lonely incarcerated in Romania", as the very subtitle reads. As the symbolic title itself of this confession suggests, Lena Constante turned to escaping from that space by taking refuge in the imaginary, in order to resist this hell of isolation and maintain the clarity of her mind and her inner balance. The aim of this paper is to pursue, based on the functions of confession in this paper, the way in which this imaginary refuge takes place, how the creative word becomes the redeeming word, and the spirit of resistance is reached against hostile destiny, no less than the way in which these issues are illustrated in the book, which is thus a form of aesthetical assuming the recent history of Romanians.*

Keywords*: memoirs, detention, the imaginary.*

Dans le cadre *de la littérature des prisons communistes*, la mémorialistique occupe l'espace le plus étendu, beaucoup de ceux qui ont survécu au calvaire et aux camps de concentration communistes ayant la force de mettre sur le papier des témoignages atroces, qui nous effraient. Le recours à la mémoire, dans le cas de ces ouvrages, remplit diverses fonctions.

Parmi ces « témoignages de l'Enfer », une place à part est occupée par la confession de Lena Constante, publiée d'abord en français, à Paris, chez les Editions La Découverte, en 1990, intitulée *L'Evasion silencieuse*, et ensuite en roumain, dans la traduction de l'auteure, *Evadarea tacuta*, en 1992, première édition, et en 1995, deuxième édition, celle que nous avons en vue. La version en français a reçu *Le Prix Européen*, en 1992, le prix de l'Association des Ecrivains de langue française et *Le Prix pour un destin exceptionnel dans la culture roumaine* de la Fondation Culturelle Roumaine a été accordé à l'auteure en 1999, après que le livre mentionné avait reçu Le Prix « Lucian Blaga » de l'Académie Roumaine, en 1994.

Comme on le montre aussi dans le deuxième volume du *Dictionnaire général de la littérature roumaine*, où l'on a introduit correctement Lena Constante aussi, artiste plastique, qui a eu des expositions de tapisserie à Bucarest et Ankara, elle « devient écrivaine de notoriété à l'âge de la vieillesse, avec deux livres d'exception sur le goulag communiste roumain » (Crândoveanu, 2004 : 333). Le deuxième livre dédié à la

[*] Université de Pitesti, geambeilavinia@yahoo.com

BDD-A5983 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:59:08 UTC)

détention communiste est *L'Evasion impossible* (Bucuresti, 1993), écrit directement en roumain. Les deux livre sont l'écho de l'expérience atroce de douze ans de prison politique dans le cas du procès de Lucretiu Patrascanu, ancien ministre de la Justice. Lena Constante et son copain, son futur époux, le musicologue et ethnologue Harry Brauner, sont arrêtés à cause des liaisons serrées avec la famille de l'ancien dignitaire, à cause des amis qu'ils avaient à l'étranger et des ouvertures vers l'Europe, étant considérés « des espions dans des actions de haute trahison ». Le procès, conçu d'après un scénario de provenance stalinienne, dure presque cinq ans et finit par la condamnation des deux à douze ans de prison ferme pour chacun, mais il sera jugé de nouveau en 1968, et Lena Constante et Harry Brauner seront trouvés innocents.

Les deux livres de Lena Constante, qui « témoigne de la jeunesse assassinée de leur auteure » (*Ibidem*), ont été reçus très bien par la critique roumaine, mais aussi par celle étrangère, étant traduits aux Etats-Unis et en Grande Bretagne.

Dans *L'Evasion silencieuse* de Lena Constante, qui n'est pas seulement une confession, mais aussi un vrai acte esthétique, sont évoqués huit ans de détention, dans la solitude et la torture, c'est-à-dire « 3000 jours seule dans les prisons de Roumanie », comme cela apparaît dans le sous-titre même.

Dans la classification que Ruxandra Cesereanu applique aux écrits sur l'enfer concentrationnaire communiste, en fonction du degré de transformation que l'œuvre littéraire impose à la réalité, le livre de Lena Constante s'encadre dans la première des trois catégories, « l'écriture non fictionnelle » (Cesereanu, 2005 : 10), qui comprend « des monographies de la détention, des souvenirs et "des journaux" de prison, mais aussi des romans-document ». Les témoignages élevés mais dures de Lena Constante, frustes, avec un degré augmenté d'authenticité, composent plutôt une sorte de « journal post-détention », car il respecte le principe du calendrier, la référence concernant non seulement la date mais le nombre des jours aussi (des 3000), et le temps verbal prédominant est le présent. A la différence d'un journal tenu *là*, sur place, au lieu de l'exécution de la peine (ce qui aurait été impossible, à cause des conditions extrêmes), ici le narratif fait appel à la mémoire et non pas à l'impression immédiate, et aussi, en créant cette distance dans le temps, on identifie la double perspective temporelle, le *temps évoqué* (le présent de la détention, des faits) et le *temps de l'évocation* (le temps du souvenir, des vécus intérieurs), de ce dernier n'existant que deux références au calendrier: septembre 1980, 14 juin 1981. En ce qui concerne cette double temporalité, Ruxandra Cesereanu la transforme dans un argument fort pour démontrer que ces témoignages de la détention « appartiennent plutôt à la littérature et non pas à l'historiographie », montrant que l'on peut délimiter « deux voix temporairement distinctes : d'une part, celle du passé, événementielle et factuelle, et d'autre part, celle du présent, affective et stylistique. Ainsi, il reste qu'à l'histoire se subordonne le temps du vécu, avec une composante testamentaire et un contenu objectif, et à la littérature le temps du témoignage, caractérisé par la filtration subjective des événements et surtout par la libération stylistique du narrateur » (*Ibidem*, p. 12). Le livre de Lena Constante est un exemple relevant dans ce sens, car la dimension temporelle-chronologique (spécifique à l'histoire en tant que fil d'événements) dans l'évocation de l'auteure se dilate ou se comprime, ainsi un jour peut être remémoré sur quelques pages, et 50 – 60 jours peuvent être seulement « inventoriés » et suivis d'une ligne de commentaires, tout au plus. S'agissant de cet éloignement dans le temps, la mémoire fausse parfois, comme le précise Lena Constante: « *A 2559-a zi de detenție – 1 ianuarie 1956*? Mai curând decembrie… dar cum oare aș putea să-mi amintesc precis? *(Le 2559^{e} jour de détention – 1^{e} janvier 1956* ? Plutôt décembre… mais comment pourrais-je me le rappeler

BDD-A5983 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:59:08 UTC)

exactement ?, n.t.) ». Insistant sur l'empreinte affective et stylistique de cette écriture, Ruxandra Cesereanu conclut : « L'expérience sur le vif, non répétitive du passage par l'enfer concentrationnaire est autre chose que sa transcription ultérieure, la différence étant la même qu'entre le rêve nocturne et le rêve narratif, relaté au réveil » (*Ibidem*, p. 129). Bien qu'elle affirme que « la mémorialistique de la détention est une belle-fille de la littérature » (*Ibidem*, p. 13), Ruxandra Cesereanu attire l'attention sur le fait que toute cette mémorialistique n'a pas une valeur esthétique, même si elle appartient à la sphère de la littérarité.

Donc, ce segment de la mémorialistique des prisons communistes est vaste et, peut-être, inachevé. L'intérêt pour ces écrits a été très grand pendant les années '90, étant justifié par le désir des Roumains, et pas seulement, de comprendre une étape de l'histoire, longue et dure, qui venait de finir. On comprend donc que ces témoignages de la détention étaient regardés en général en tant que document d'une histoire volée. Petit à petit, on a commencé à faire une sélection dans le cadre de ces écrits et ils ont commencé à susciter de l'intérêt d'autres points de vue aussi. Dans une sélection quelque rigoureuse qu'elle soit et même d'après des critères esthétiques, le livre de Lena Constante trouvera toujours sa place.

L'*Evasion silencieuse* de Lena Constante démontre en permanence le tempérament esthétique du mémorialiste. Par la structure du livre, par l'utilisation habile du rythme narratif, par le langage expressif, par l'élégance du style, « l'*Evasion silencieuse* ne fait que consacrer entièrement une vocation et ajouter L.C., de manière définitive, aux écrivains roumains » (Cordos, 2007 : 288). C'est de la même façon qu'elle est reçue parmi les commentateurs étrangers, car voilà ce que Hilda Scott en pense : « Par son talent littéraire, Lena Constante restera sûrement parmi les classiques de la littérature de détention » (Hilda Scott, The Women's Rewiew of Book, juin, 1995, dans le volume Lena Constante, *L'Evasion silencieuse. 3000 jours seule dans les prisons de Roumanie*, 2^{e} édition, dans la version roumaine de l'auteure, Bucarest, Editions Florile Dalbe, 1995, 4^{e} de couverture).

Ce qui intéresse toujours, tout particulièrement dans le cas des témoignages de détention, c'est leur intentionalité, explicite ou implicite, leur fonction. Quant à *L'Evasion silencieuse*, on y a inséré quelques références concernant ces aspects. Dans le dernier chapitre du livre sont insérés deux témoignages, les seuls qui donnent des détails sur le temps de l'évocation, comme nous l'avons déjà montré. Cette démarcation est soutenue au niveau des caractères de l'écriture aussi, les deux courtes références étant écrites en italiques.

Ces deux notes peuvent être considérées aussi une sorte de « part de négociation du texte », comme nomme la pragmatique ces passages, le plus souvent des préambules de divers types, où l'auteur présente son œuvre. Il s'agit, en fait, d'un *besoin de justification* (Maingueneau, 2007 : 163). Dans la première note, Lena Constante affirme sa résolution à continuer à écrire ses souvenirs à un moment et dans une atmosphère en total désaccord avec ce que ses souvenirs décrivent : « Septembrie 1980. Este ora 9 dimineaţa. Soare. Căldură. Calm. Sunt pentru două săptămâni la Ouchy cu soţul meu, Harry Brauner. (Septembre 1980. Il est 9 heures du matin. Soleil. Chaleur. Calme. Je suis pour deux semaines à Ouchy avec mon mari, Harry Brauner », n.t.). Cette résolution nous est transmise par l'intermédiaire d'une interrogation : « De ce, dintr-odată, m-am hotărât să-mi înşir mai departe amintirile? (Pourquoi, tout d'un coup, ai-je décidé de continuer à écrire mes souvenirs ?, n.t.) ». Comme l'avoue l'auteure, elle se souvient et raconte pour les autres. Elle a en vue un lecteur préoccupé par une telle expérience et par l'acte du témoignage, bien qu'elle ait la conscience de la censure

BDD-A5983 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:59:08 UTC)

communiste et de l'impossibilité de publier ces cahiers à l'époque : « Nu-ţi vine uşor să faci o muncă zadarnică. Ştiu că aceste caiete vor rămâne ascunse şi că nu voi putea niciodată să le public. Aş fi vrut, totuşi, să cunosc părerea oamenilor. Prea puţin îmi pasă de ce se va întâmpla după moartea mea (On n'est pas à l'aise quand on fait un travail qu'on sait vain. Je sais que ces cahiers resteront cachés et que je ne pourrai jamais les publier. J'aurais pourtant voulu connaître l'opinion des gens. Ce qui se passera après ma mort m'intéresse très peu », n.t.). Le fait qu'elle continue à écrire dans ces cahiers démontre, d'une part, son espoir en un avenir de la liberté d'expression, et d'autre part, la fonction thérapeutique de ces écrits. Comme on l'a déjà observé, en écrivant et en témoignant, l'ancien détenu guérit petit à petit, choisit une voie, douloureuse, de récupération des années perdues. Un aspect à part concernant l'intentionnalité de ces remémorations est dévoilé toujours dans cette note : « Când am început să scriu, m-am gândit chiar la o glorie destul de bizară. Nu eram oare singura femeie închisă mai bine de opt ani, singură? (Quand j'ai commencé à écrire, j'ai pensé à une gloire assez bizarre. N'étais-je pas la seule femme enfermée plus de huit ans, seule ? », n.t.). Apparaît ici ce risque d'héroïsation excessive, mais que Lena Constante évite habillement, offrant à la fin de cette note une grille de lecture de ses mémoires : « Singura femeie încercând să povestească cum a reuşit să-şi umple aceşti ani, cum a izbutit să trăiască. Să evadeze datorită gândului, printr-o voinţă dârză, dacă nu chiar prin încăpăţânare (La seule femme essayant de raconter comment a-t-elle réussi à remplir ces années, comment a-t-elle réussi à vivre. Evader grâce à la pensée, par une volonté forte, voire par l'entêtement », n.t.).

La deuxième note, à un lyrisme censuré, présente elle aussi, toujours en contradiction, l'état de l'auteure (mais aussi celui de son mari) du temps de l'évocation avec son état du temps évoqué, en suggérant les conséquences douloureuses de la détention, les cauchemars :

> E bine. E cald. E albastru. Suntem în 14 iunie 1981. E ora zece dimineaţa. Mă simt bine. Nu mă doare nimic. Nici picioarele. Nici spatele. Am o carte. Ţigări. Chiar şi ciocolată. Elveţiană. În spatele plajei trece strada satului. Câteva dughene. O brutărie. De acolo, în fiecare dimineaţă, cumpărăm pâine. Pâinea noastră. Albă sau neagră, rotundă sau lungă, cea pe care o dorim, atâta câtă poftim. O întreagă pâine rotundă şi aurită pentru foamea noastră de astăzi.
>
> (Tout va bien. Il fait chaud. Le ciel est bleu. On est le 14 juin 1981. Il est 10 heures du matin. Je me sens bien. Je n'ai mal nulle part. Même pas aux jambes. Au dos non plus. J'ai un livre. Des cigarettes. Même du chocolat. Suisse. Derrière la plage, il y a la rue du village. Quelques boutiques. Une boulangerie. C'est de là que chaque matin nous achetons du pain. Notre pain. Blanc ou noir, rond ou long, celui que nous désirons, autant que nous désirons. Un pain rond tout entier et doré pour notre faim d'aujourd'hui, n.t.).

Ensuite, un retour dans le passé qui vit encore sous forme de cauchemar se produit :

> Dar cum putea-voi potoli foametele de altădată. Şi, iată, demonul întors. Mă împinge, mă hărţuie, îmi porunceşte din nou: «Ochii, închide-i! Soarele, stinge-l! Concentrează-te! Adu-ţi aminte! Întoarce-te în iadul tău! Poartă-ţi din nou povara… durerile şi foamea…».
>
> (Mais comment pourrai-je assouvir les famines d'autrefois. Et voilà le démon revenu. Il me pousse, il me harcèle, il me commande de nouveau : "Les yeux, ferme-les ! Le soleil, éteigne-le ! Concentre-toi ! Rappelle-toi ! Retourne dans ton enfer ! Porte de nouveau ton fardeau… les douleurs et la faim…, n.t.).

BDD-A5983 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:59:08 UTC)

Donc, « l'assouvissement des famines d'autres fois » est possible seulement par la remémoration et par l'écrit. La fonction thérapeutique de ces écrits est de nouveau suggérée. Dans les pages du livre il y a aussi un autre témoignage de type manifeste, qui « en dit » beaucoup sur les fonctions de cette littérature. Pour la justification de l'œuvre, l'auteure utilise, consciemment ou non, cette stratégie « l'autodépréciation », souvent rencontrée chez les auteurs de la mémorialistique de la détention. Lena Constante déclare :

> Nu sunt scriitor. De ce să scriu? La ce bun? Câţiva, mult mai în măsură decât mine, au făcut-o. Nu aş putea să spun nici mai bine, nici mai mult. «Mărturisirea» a fost scrisă.
> (Je ne suis pas écrivain. Pourquoi écrire ? A quoi bon ? Plusieurs écrivains, plus en mesure que moi de le faire, l'ont déjà fait. Je ne pourrais dire rien de meilleur, rien de plus. Le "témoignage" a été déjà écrit, n.t.).

Suit la motivation de cette écriture. Premier motif : « Pur şi simplu ca să depun şi eu o mărturie omenească. (Purement et simplement pour déposer moi aussi un témoignage humain, n.t.) ». Ce qui le singularise parmi les autres témoignages du même genre est le fait que l'auteure évite l'évocation de l'aspect politique de sa détention, comme elle le reconnait : « tant que cela est possible, ne pas parler de l'aspect politique de ma détention. Je veux parler de l'état de détention en tant que tel. En parfaite connaissance des faits. La vie quotidienne dans une cellule ». Donc, le caractère de document d'une époque est diminué, car ici il s'agit d'un « document de l'âme ». Comme l'observe Sanda Cordos, la mise du livre n'est pas de fournir « d'importantes données documentaires aux historiens et aux politologues pour une correcte reconstitution d'une époque interdite jusqu'alors », et c'est pourquoi « les figures des accusateurs, des agents de police, des gardiens etc. ne portent aucun nom » (Cordos, 2007 : 288). Les autres motifs dévoilés par Lena Constante prouvent son humanité profonde, son amour pour les êtres humains et, malgré son expérience si atroce, sa confiance en les hommes, en l'histoire, en la justice :

> Pentru că vreau să vorbesc şi de demnitatea umană […] Şi ca să afirm o speranţă.
> […]
> În sfârşit ca să protestez.
> Împotriva puterii absolute.
> Împotriva controlului gândului.
> Împotriva detenţiei arbitrare.
> Împotriva detenţiei ca mijloc de a învinge libertatea de gândire.
> Împotriva puterii absolute a anchetei şi a anchetatorilor.
> Împotriva detenţiei ca instrument de pedepsire înainte de orice condamnare.
> Împotriva torturii.
> Împotriva izolării totale.
> Pentru a cere dreptatea oamenilor pentru oameni.
> Pentru a cere mila oamenilor pentru oameni.
> (Parce que je veux parler aussi de la dignité humaine […] Et pour affirmer un espoir. […]
> Enfin pour protester.
> Contre le pouvoir absolu.
> Contre le contrôle de la pensée.
> Contre la détention arbitraire.
> Contre la détention en tant que moyen de vaincre la liberté de pensée.
> Contre le pouvoir absolu de l'enquête et des enquêteurs.

BDD-A5983 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:59:08 UTC)

Contre la détention en tant qu'instrument de châtiment avant toute condamnation.
Contre la torture.
Contre l'isolement total.
Pour demander la justice des hommes pour les hommes.
Pour demander la compassion des hommes pour les hommes, n.t.).

L'auteure dispose comme elle veut du temps évoqué, démontrant un extraordinaire sens narratif et ne respectant pas totalement l'ordre chronologique. Le livre est structuré en trois chapitres, divisés à leur tour en sous-chapitres et précédés d'une très courte introduction. L'unité du livre est soutenue, en plus de l'unicité de la conscience narrative, par un vrai artifice de composition représenté par le rôle de cette introduction-là. Celle-ci, rédigée au présent, comme dans un journal, augmentant l'authenticité et l'intensité du témoignage, s'ouvre *ex abrupto*:

Sunt condamnată la 12 ani de închisoare. Procesul a durat 6 zile. Ancheta – cinci ani. Deci, am executat până azi, cinci ani de închisoare. Singură. Într-o celulă de 5 m², 1827 de zile. Singură 43 848 de ore. Într-o celulă unde fiecare oră are, inexorabil, 60 de minute, fiecare minut, 60 de secunde. […] Am trăit singură, în celulă, 157 852 800 de secunde de singurătate şi de frică. E un lucru care nu se spune, se urlă! Mă condamnă să mai trăiesc încă 220 838 400 de secunde. Să mai trăiesc atâtea secunde sau să mor din atâtea secunde.
(Je suis condamnée à 12 ans de prison. Le procès a duré 6 jours. L'enquête – 5 ans. Donc, j'ai exécuté jusqu'à ce jour, cinq ans de prison. Seule. Dans une cellule de 5 m^2, 1827 jours. Seule 43848 heures. Dans une cellule où chaque heure a, inexorablement, 60 minutes, chaque minutes, 60 secondes. […] J'ai vécu seule, dans ma cellule, 157 852 800 secondes de solitude et de peur. C'est une chose qu'on ne se dit pas, mais que l'on hurle ! On me condamne à vivre encore 220 838 400 secondes. A vivre toutes ces secondes ou à mourir à cause de toutes ces secondes, n.t.).

Ce témoignage, qui vient après cinq ans de détention, où elle a changé quatre fois de prison et plusieurs fois de cellule, provoque la remémoration de ces années qui constituent La Première partie du livre, Janvier 1950 – avril 1954. Cette partie, large incursion, finit circulairement, revenant au premier moment, celui de la condamnation : « Este sfârşitul. Sfârşitul a tot şi a toate. M-au condamnat. (C'est la fin. La fin de tout et de n'importe quoi. Il m'ont condamnée, n.t.) ». L'état de détenu politique de l'auteure, avec une telle condamnation, provoque un besoin de justification, qui suppose la remémoration d'une courte période d'avant l'arrestation, celle-ci étant la *Deuxième partie. Antécédents. Avril – octobre 1948.* Et ce n'est que la *Troisième partie. Le pénitencier* qui vient comme une continuation naturelle de l'introduction, s'agissant de la période comprise entre avril 1954 et avril 1957, ultérieure à la condamnation.

Dans les pages de ce livre est refaite une expérience unique, où l'accent tombe sur le reflet de cette expérience extérieure (la détention politique) dans l'intériorité, sur sa transformation dans une « histoire intérieure ». Finalement, l'expérience de la détention se résorbe substantiellement dans l'expérience unique de l'écriture. C'est pourquoi Sanda Cordos, en essayant une comparaison avec les espèces consacrées de la fiction narrative, observe que « l'autobiographie de L.C. ne se situe pas dans le voisinage du roman d'action (qui, accumulant des péripéties, arrive à instituer un modèle héroïque), mais dans celui du roman d'analyse (qui, consignant les aventures de la conscience, ses flux et ses reflux, configure un modèle dilemmatique, interrogatif) » (Cordos, 2007 :288).

BDD-A5983 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:59:08 UTC)

Bien qu'il naisse d'une expérience si dure, le message de ce livre n'en est pas un désespéré, mais un optimiste, un de confiance totale en l'être humain, en sa force spirituelle. C'est une illustration parfaite du paradoxe, dont nous avons parlé aussi dans d'autres études dédiées à la littérature des prisons, né de la perte totale de la liberté physique mais en gagnant la liberté intérieure par la connaissance de soi. Lena réussit à « s'évader » de la réalité cruelle seulement après qu'elle conscientise la suprématie de l'esprit sur la matière, après qu'elle réussit sa scission : « În carcera aceea, de-a lungul unor ore fără de sfârşit, am avut conştiinţa dualităţii mele. Eram făcută din două fiinţe. Pentru că nu puteam trece prin acea uşă zăvorâtă şi totuşi puteam fi în altă parte. (Dans cette cellule-là, au fil des heures sans fin, j'ai eu la conscience de ma dualité. J'étais faite de deux êtres. Parce que je ne pouvais pas passer par cette porte verrouillée et pourtant je pouvais être ailleurs, n.t.) ». Ce n'est pas le corps qui donne de la force à l'esprit, mais c'est l'esprit qui soutient le corps vulnérable. Cette démarcation *corps-esprit* est soutenue aussi au niveau morphologique par l'utilisation habile des I^{ère} et III^{e} personnes : « Corpul meu nu putea să fie decât aici. Eu puteam să fiu oriunde. El nu avea nici măcar loc să-şi mişte picioarele dureroase. Eu îl voi face să-i crească aripi. Aripi de pasăre. Aripi de vânt. Aripi de stele. Şi am să evadez…(Mon corps ne pouvait être qu'ici. Moi, je pouvais être n'importe où. Lui, il n'avait même pas assez de place pour bouger ses jambes douloureuses. C'est moi qui ferai que des ailes lui poussent. Des ailes d'oiseau. Des ailes de vent. Des ailes d'étoiles. Et je m'évaderai…, n.t.) ». Suit « le long apprentissage » de l'évasion dans l'imaginaire, qui représente tout « l'irrésistible » de ce livre, et non pas les narrations sur l'enquête, les tortures, les tourments, les humiliations et tout le reste. C'est pourquoi Hilda Scott avoue : « Lorsque j'ai commencé à connaître Constante, j'ai réalisé qu'elle ne me demandait pas de revivre avec elle les souffrances subies, décrites avec une admirable précision, ou déplorer sa victimisation, mais qu'elle m'apprenait à participer à son évasion silencieuse dans le monde de l'imagination » (Hilga Scott, *op. cit.*).

Lena Constante a compris que la détention politique du communisme, la pensée concrétisée en le mot créateur était la seule libre, investie d'un grand pouvoir, c'était la voie de communication avec soi-même, avec les autres, avec le passé et avec l'avenir. Comme l'avoue l'auteure, elle a créé, dans la détention, huit pièces de théâtre longues, d'environ deux mille vers, dont seules trois ont été transcrites après sa libération. On ajoute à ces pièces les poésies courtes.

Bien que le désespoir se soit emparé d'elle, aussi bien que la pensée du suicide, Lena Constante a réussi finalement à trouver en soi-même la force de résister.

La première forme de « refuge dans l'imaginaire » a été la mémoration de vers (trouvés écrits sur un bout de papier) et leur traduction en français. Il s'agit des très connus vers de Eminescu, peut-être du plus beau pastel de notre littérature, le début de la huitième partie de *Călin (file din poveste)* :

> Era, în sfârşit, o ieşire. Prima. Îmi amintesc încă primele două versuri traduse:
> «Au delà des monts de cuivre, je le vois, de loin, si blanc.
> Et j'entend le doux langage du grand bois aux feuilles d'argent.»
> Astfel, pentru prima oară, mi-am părăsit celula şi am pătruns în codrul de argint…
> (C'était, en fin, une sortie. La première. Je me rappelle encore les deux premiers vers traduits :
> „Au delà des monts de cuivre, je le vois, de loin, si blanc.
> Et j'entend le doux langage du grand bois aux feuilles d'argent."

BDD-A5983 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:59:08 UTC)

> Ainsi, pour la première fois, j'ai quitté ma cellule et j'ai pénétré dans la forêt d'argent…, n.t.).

Suit « la conception » d'un roman, avec une action sans importance, mais où apparaît une scène symbolique, la construction d'une maison idéale, un autre univers, imaginaire, mais plus vrai que l'univers réel, on dirait : « În fața marilor uși-ferestre întinsesem o pajiște, coborâtă în pantă dulce spre pârâu. Îmi amintesc și azi lalelele roșii, sălciile de la malul apei, până și pietricelele de la malul apei. (Devant les grandes portes-fenêtres, j'avais déroulé un pré, qui descendait en pente douce vers le ruisseau. Je me rappelle aujourd'hui encore les tulipes rouges, les saules au bord de l'eau, même les cailloux au bord de l'eau, n.t.) ».

Ensuite, Lena Constante découvre la poésie, accordant une grande attention à la technique de la poésie. Comme nous l'écrivions dans *Ipostaze ale metaforei în lirica detenției (Hypostases de la métaphore dans la lyrique de la détention*), dans la détention politique du communisme n'ont pas créé des vers que ceux qui étaient déjà des poètes consacrés au moment de leur arrestation mais aussi beaucoup de ceux qui n'ont découvert cette vocation que *là*, comme Lena Constante l'a fait elle-même. Ils ont fait appel à la poésie pour garder l'équilibre intérieur, la clarté de l'esprit, pour vaincre l'ennemi le plus redoutable, le temps, pour créer un autre monde possible. Voilà le rôle de la poésie pour Lena Constante :

> Pentru a scăpa, în sfârșit, de această nebunie a capetelor, nu aveam decât un singur leac posibil, exprimarea. Să dau iluzoriului realitatea cuvintelor. Fără creion, fără hârtie, fără experiență, m-am furișat timid, pas cu pas, într-o lume care nu fusese nicicând lumea mea, poezia. […] Găsisem, în sfârșit, cheia evadării.
> (Pour échapper, enfin, à cette folie des têtes, je n'avais qu'un seul remède possible, l'expression. Donner à l'illusoire la réalité des mots. Sans crayon, sans papier, sans expérience, je me suis glissée timidement, pas à pas, dans un monde qui n'avait jamais été mon monde, la poésie. […] J'avais trouvé, enfin, la clé de l'évasion., n.t.).

Après quelques essais de créer des vers en français, comprenant le pouvoir des mots et la beauté du roumain, Lena Constante commence à en créer dans sa langue maternelle : « În perioada aceea am trecut de la franceză la română. (Pendant cette période-là je suis passée du français au roumain, n.t.) ». Accordant une grande attention à la technique du vers, qui rendait possible cette évasion dans un rêve « plus réel que la réalité », Lena Constante découvre « le génie de la langue roumaine », le témoin d'une histoire injuste :

> geniul limbii române cere epopee, balade eroice, profunzime, strigăte de dragoste, sânge și ură. E o limbă care a știut să spună ca nici una alta suferința, luptele, nedreptatea. Și sărăcia și dragostea. Dintotdeauna, bărbații și femeile acestei țări au «cântat» numeroasele lor dureri și puținele lor bucurii. De-a lungul secolelor, ei au creat un limbaj poetic și muzical de o mare noblețe.
> (le génie de la langue roumaine demande des épopées, des ballades héroïques, de la profondeur, des cris d'amour, du sang et de la haine. C'est une langue qui a su dire comme nulle autre la souffrance, les luttes, l'injustice. Et la pauvreté et l'amour. Depuis toujours, les hommes et les femmes de ce pays ont « chanté » leurs innombrables douleurs et leur peu de joies. Au fil des siècles, ils ont créé un langage poétique et musical d'une grande noblesse, n.t.).

Il y a ici une vraie auto-image, de la perspective de l'imagologie.

BDD-A5983 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:59:08 UTC)

L'évasion de l'univers concentrationnaire ne se fait pas que dans le domaine de la poésie, mais aussi dans celui de la peinture, pour une courte période où l'on lui permet le papier et les aquarelles, dans celui du travail manuel, mais aussi dans le rêve :

> Să-mi amintesc visele nopţii. Să retrăiesc fiecare amănunt. Peisajele fantastice. Oraşele necunoscute. Frunzişurile şi marmura. Florile şi statuile. Şi, mai ales, întoarcerea acasă. Chipul mamei. Surâsul ei. Iluzoriile bucurii ale zero-ului acestei zile pustii.
> (Me rappeler les rêves de la nuit. En revivre chaque détail. Les paysages fantastiques. Les villes inconnues. Les feuillages et le marbre. Les fleurs et les statues. Et surtout le retour à la maison. Le visage de ma mère. Son sourire. Les joies illusoires du zéro de ce jour désert, n.t.).

Même si l'auteure n'insiste pas sur cet aspect, grâce à une détenue de la cellule voisine avec qui elle communiquait par Morse, elle redécouvre la foi en Dieu, manifestée par la prière, comme bouclier de défense contre les désespoirs. C'est un témoignage impressionnant concernant le besoin de croire en Dieu surtout dans de telles conditions :

> O lumină aurită pătrunde printre şipci. […] Cum să exprim dulceaţa verdelui, totuşi strălucitor, al covorului de iarbă stropit de o ploaie de păpădii solare? Năpădită de o bucurie aproape insuportabilă, am simţit lângă mine, în jurul meu, o prezenţă. Cu asemenea intensitate, încât am întors capul spre celulă. Cine era acolo? Cineva trebuie să fi fost acolo. Dar în celulă nu era nimeni. Celula era goală. Timp de încă câteva prea scurte clipe, prezenţa ce nu putea fi definită a continuat să mă dizolve în măreţia ei. Am vrut să cred, am crezut cu adevărat că Dumnezeu îmi dăruise harul prezenţei Sale sensibile…
> (Une lueur dorée pénètre à travers les planches. […] Comment exprimer la douceur du vert, pourtant éclatant, du tapis d'herbe arrosé par une pluie de pissenlits solaires ? Envahie d'une joie presqu'insupportable, j'ai senti auprès de moi, autour de moi, une présence. Avec une telle intensité que j'ai tourné la tête vers la cellule. Qui était là ? Quelqu'un doit avoir été là. Mais dans la cellule il n'y avait personne. La cellule était vide. Pendant encore quelques trop courts instants, la présence qui ne pouvait pas être définie à continuer à me dissoudre dans sa grandeur. J'ai voulu croire, j'ai vraiment cru que Dieu m'avait offert le don de Sa présence sensible…. , n.t.).

Cette confession rappelle les émouvants vers de Radu Gyr : *As-noapte Iisus*… (*Cette nuit Jésus*…)

C'est impressionnant comment l'auteure réussit à transmettre toute cette lutte esprit-corps, toute la discipline intérieure qu'elle s'impose, alternant dans les pages du livre des passages où est présentée la faiblesse du corps dans la confrontation avec les plus douloureuses et les plus humiliantes tortures – le manque de sommeil, le manège (la marche continue, des heures et des heures), les coups de bâton sur la plante des pieds, le manque de lumière naturelle, l'obturation de la fenêtre, les menaces, la permanente inanition, le froid, la maladie, le chantage avec l'arrestation de son père et de sa sœur, les agressions nocturnes de certains gardiens, la misère, la privation d'hygiène corporelle, la destruction du nid des mésanges près de sa fenêtre – avec les passages où est illustrée la victoire de l'esprit.

Donc, les pages de ce livre né à la suite de l'expérience de la détention sont une preuve certaine que la supériorité de l'homme sur le destin implacable réside dans la (auto)connaissance. Aussi le témoignage de Lena Constante est-il très important pour

BDD-A5983 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:59:08 UTC)

comprendre la genèse de la lyrique de la détention politique du communisme, une lyrique riche, à un statut et une physionomie à part.

Références

Cândroveanu, Hristu, în *Dicţionarul general al literaturii române*, C/D, Editura Univers Enciclopedic, Bucureşti, 2004;
Cesereanu, Ruxandra, *Gulagul în conştiinţa românească. Memorialistica şi literatura închisorilor şi lagărelor comuniste*, Eseu de mentalitate, ediţia a II-a, revăzută şi adăugită, Polirom, Iaşi, 2005;
Constante, Lena, *Evadarea tăcută. 3000 de zile singură în închisorile din România*, ediţia a II-a, în versiunea românească a autoarei, Editura Florile Dalbe, Bucureşti, 1995;
Cordoş, Sanda, în *Dicţionar analitic de opere literare româneşti*, coord. Ion Pop, ediţie definitivă, Casa Cărţii de Ştiinţă, Cluj-Napoca, 2007;
Geambei, Ileana-Lavinia, *Ipostaze ale metaforei în lirica detenţiei*, Editura Universităţii din Piteşti, Piteşti, 2007;
Maingueneau, Dominique, *Pragmatică pentru discursul literar*, traducere Raluca-Nicoleta Balaţchi, Institutul European, Iaşi, 2007;
Scott, Hida, *The Women's Rewiew of Books*, iunie, 1995, în vol. Lena Constante, *Evadarea tăcută. 3000 de zile singură în închisorile din România*, ediţia citată, coperta IV.

BDD-A5983 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:59:08 UTC)